

ENGRENAGES, FICTION POLICIÈRE

Quels coups sévères porterait-on à toutes ces entités, les terroristes, les mafieuses et les hybrides, dans tous leurs champs d'action, en considérant désormais comme stratégiques le cadre et les harmonies – le terreau criminel – dans lesquels ils opèrent, puis en entreprenant de les nettoyer ? Cette approche est infiniment plus efficace que la démarche consistant à « saucissonner » l'ensemble en mille procédures tatillonnes, pathétiquement lentes et finalement inutiles, selon des codes dépassés – et aussi futiles face à de tels agrégats de bandits et de fanatiques que l'usage d'un mousquet à pierre contre un « Rafale ».

Alain Bauer, Xavier Raufer
La face noire de la mondialisation

L'opération Taïga, scénarisée à Tarnac le 11 novembre 2008, s'est embourbée dans les tourbières du plateau de Millevaches. Après cela, la fiction du « retour de l'ultra-gauche armée » n'a plus trouvé preneur. Ayant été défaite dans la réalité, c'est dans sa sphère d'origine qu'elle prend maintenant sa revanche : à la télévision. Gageons que si la 4^{ème} saison de la série *Engrenages* avait été diffusée avant l'opération Taïga, et lui avait suffisamment préparé le terrain, la manoeuvre n'aurait peut-être pas connu pareille déroute. Au demeurant, il n'est pas dit que l'on ne parvienne pas, un jour prochain, à ressusciter le péril rouge et noir. L'amnésie va bien au spectacle immonde.

Le genre auquel appartient *Engrenages* se nomme en Allemagne « Krimi », aux Etats-Unis *crime-drama* ou, comme en Angleterre, *detective series*. En France, *Engrenages* est une série *policrière* comme le commissaire Maigret a longtemps dominé, ici, le roman *policier*. Cette classification est tout à fait méritée tant, dans l'un et l'autre cas, le parti pris est celui de la police, qui concentre sur soi toute empathie possible. Le capitaine est donc logiquement *une* capitaine, avec tout ce que cela engage de touchants problèmes de coeur ; d'ailleurs, au service, c'est un peu le *Loft*. Chaque agent a sa petite faille, que nous sommes intimés de *comprendre*. Quand l'un d'entre eux passe à tabac un gars menotté, c'est qu'il est en état de souffrance psychique, et il ne faudrait pas que le gars tombe dans le coma, sinon le pauvre officier pourrait bien être sujet à des sanctions disciplinaires. D'ailleurs, s'il arrive à la justice d'être injuste, c'est d'abord envers la capitaine elle-même : un *petit juge* la poursuit pour avoir abattu un violeur hors de tout contexte de légitime défense. Sans doute est-ce à cela que pense la scénariste d'*Engrenages* lorsqu'elle déclare que ses flics de personnages font « *de mauvaises choses pour de bonnes raisons* ». A moins qu'elle n'ait subi l'influence de son co-scénariste, qui, lui, est carrément commissaire.

Engrenages, diffusée dans 70 pays, est régulièrement louée pour son « réalisme ». Encore omet-on de préciser qu'il s'agit là d'un réalisme de *commissaire de police*, d'un point de vue bien particulier sur le monde. On l'aurait deviné à regarder la série, mais autant citer directement le co-scénariste : « [*Les groupuscules terroristes étudiants d'extrême-gauche*] sont des choses qui sont en train de revenir. Cette nouvelle forme de radicalité vient de l'étranger (d'Allemagne, de Belgique, d'Italie, essentiellement) mais qui est de plus en plus présente en France. Les blacks blocs à Strasbourg, certains collectifs à Toulouse, le Tarnac. Nous partons d'une tendance et puis, naturellement, nous allons dans la fiction. Mais croyez- moi avec ces mouvements ultra-violents, on est tout à fait dans le domaine du possible. » On reconnaît là non seulement la futurologie démente de Michèle Alliot-Marie, mais aussi la logique du « décèlement précoce » importée en France par Alain Bauer et Xavier Raufer – partir d'une « tendance », la prolonger en imagination dans le temps, et en conclure à l'urgence d'écraser ici et maintenant tel ou tel « oeuf » supposé – soit tout le cocktail idéologique qui a présidé, après d'autres rafles moins médiatisées, au montage de Tarnac. Toute la trame de cette série si « réaliste » porte la marque de cette idéologie si reconnaissable qui stipule que, dans le présent « chaos mondial », nous assisterions à la fusion de « guérillas dégénérées » avec des « mafias transnationales » et des « groupes terroristes », qui s'épauleraient mutuellement dans des « zones grises » qui vont s'étendant, rongéant jour après jour toute autorité souveraine. La saison 4 d'*Engrenages* ne fait que mettre en scène, sous couvert de fiction télévisée branchée, un *cauchemar idéologique de l'appareil sécuritaire français* : la jonction entre dealers de cité, activistes d'« ultra-gauche » dirigés en sous-main par un diable

boiteux d'origine grecque et militants du PKK donnant dans le trafic d'armes. On s'étonne presque que le juge Fragnoli n'ait pas collaboré au scénario, lui qui s'est rendu célèbre pour son acharnement quasi-sacrificiel contre les Kurdes non moins que contre ceux de Tarnac. Consultant pour la saison 6 d'*Engrenages*, voilà qui ferait une honnête reconversion pour ce monsieur, lorsque la magistrature se sera lassée de couvrir les bévues d'un tel taré. Et puis, quelle différence y a-t-il, à vrai dire, entre la confection d'un dossier d'instruction antiterroriste et un scénario de série policière ? Ne s'agit-il pas toujours de raconter une histoire *efficace* ?

Il y a un siècle encore, l'idéologie privilégiait le vecteur du discours. Mais le cours des mots est tombé au plus bas ; nul ne leur fait plus crédit. On les a trop fait mentir. La réclame, les gouvernements et les journaux en ont fait un brouillard derrière lequel on escamote les évidences, plutôt que ce par quoi celles-ci se manifestent communément. L'usure des mots a commandé l'emploi d'autres moyens. On y a remédié par la puissance des images, notamment. Et l'on ne fut pas déçu. Les fabulations gouvernementales n'en devinrent que plus saisissantes. La CIA fut invitée à relire les scénarios de Hollywood en « temps de paix », c'est-à-dire de « guerre contre le terrorisme », quand elle n'en faisait pas tout simplement écrire. On ne voit pas, dans ces conditions, quel scrupule devrait avoir Canal + à commanditer un scénario de fiction à un commissaire d'active, à offrir à la police de travailler directement sur l'imaginaire d'un million de spectateurs : l'état hypnotique produit par le flux de 24 images par seconde est tout ce qu'il y a de plus propice à l'édification des masses devenues incroyables. On ne sera donc pas trop étonné, au détour d'une conversation de comptoir, d'entendre une employée de la cinquantaine s'exclamer, au sujet d'*Engrenages* : « Tout de même, ces gens de l'ultra-gauche, je n'imaginais pas qu'ils étaient si dangereux ! » Ni que la même employée, quelques années plus tôt, n'ait pas cru un seul mot de ceux dont le présentateur du 20 Heures enrobait l'arrestation de ceux de Tarnac. Il semble curieusement plus simple de se défendre du mensonge lorsqu'il se donne pour discours de vérité que là où il se présente d'emblée comme fiction. Comme si nous pouvions enfin croire à la vérité des fables, nous qui sommes détrompés des vérités officielles.

Il suffit de faire l'effort de mettre en mots les thèses exprimées sans ambiguïté dans la saison 4 d'*Engrenages* pour faire éclater tout leur contenu idéologique. En voici quelques-unes :

– « Les autonomes sont soit des salauds, soit des minables, soit les deux. Leur pensée ne s'élève pas au-dessus du slogan. Tout, en eux, n'est que grotesque posture. Ils méritent les causes qu'ils prétendent défendre, et qui ne sont pour eux que prétexte à l'expression de leur démoniaque instinct de destruction universelle. Leur absence de cœur n'a d'égal que leur cynique mépris des véritables pauvres. » Rien ici que la bonne vieille rhétorique contre-révolutionnaire qui a inspiré *Les démons*, par exemple, à Dostoïevski. On devait trouver cela fort « réaliste » à l'époque, avec son exergue pris dans l'Évangile.

– « Le droit et le respect du code de procédure pénale n'est qu'une entrave à l'efficacité de l'action policière. Il faut parfois avoir le courage de falsifier des procès-verbaux pour débarrasser la société des Méchants. Les avocats ne sont qu'un obstacle à la juste sanction qui doit s'abattre sur les bandits, dont ils sont les complices intéressés. D'ailleurs, s'ils les font libérer, ce n'est qu'en dressant contre la vérité policière de purs artifices de procédure. Les motivations des avocats sont donc vénales, ou à tout le moins fallacieuses. La réforme de la garde-à-vue, qui les introduit auprès de leur client dès le premier interrogatoire, est une catastrophe. »

– « La hiérarchie policière et judiciaire est globalement véreuse. Il n'y a là que vile politique, conflits d'ambitions, rivalités personnelles, réseaux d'influence, grenouillages ministériels. Seuls entendent y faire triompher la Loi et la Vérité quelques Justes perdus, éperdus d'idéalisme, que l'institution tâche de broyer, et broierait, n'était l'action secrète et bénéfique des francs-maçons. »

– « Les policiers de base sont des créatures faillibles, des hommes, des pécheurs comme les autres. Ils ont leurs faiblesses, leurs crises de foi, leurs moments de doute. Il leur arrive de

trébucher. Mais leur intention, elle, est toujours bonne. Ils ne font pas qu'exercer un métier, celui de flic, ils *sont* des flics. Le désastre de leur vie privée, dévorée par leurs *missions*, rongée par leur *sacerdoce*, le prouve suffisamment. Comble de l'iniquité, ils ont « *l'IGS au cul H-24* ». Heureusement qu'il y a quelques Justes placardisés dans l'institution judiciaire pour reconnaître leur nature angélique, même si ce sont, en comparaison, des anges quelque peu déchus. Il faut bien mettre les mains dans la merde si l'on veut en extraire la vermine. »

– « Les cités sont des « zones de non-droit » peuplées de bêtes féroces dont chaque mètre carré est contrôlé par un gang. »

– « Les sans-papiers sont victimes de patrons-voyous qui les exploitent. Ce sont d'honnêtes travailleurs que l'on traite du mieux que l'on peut dans les centres de rétention. »

– « La DCRI est une infâme police politique, aux méthodes dignes de la STASI, dénuée de tout scrupule. Son action est parfaitement contre-productive. Elle n'est bonne qu'à saboter le travail de la police judiciaire, qui pourrait très bien se charger de ce dont la DCRI s'occupe, si seulement celle-ci consentait à partager un peu les informations dont elle dispose. »

– « A bas la politique du chiffre ! »

La saison 4 d'*Engrenages* ne fait que mettre en images l'idéologie d'un type social déterminé : celle du commissaire de police de gauche, syndiqué chez SGP-Unité-Police-FO, majoritaire dans la profession, et lui-même probablement franc-maçon. On se souviendra avec le plus grand profit que cette famille politique est précisément celle d'Alain Bauer, frère d'armes de Manuel Valls. Manuel Valls qui, l'automne dernier, appelait à « *approfondir les échanges d'information et les connaissances dans les domaines de l'islamisme, de l'ultra-gauche et dans la lutte contre les mafias* ». Manuel Valls, ministre de l'Intérieur d'un président qui ambitionne sans originalité de « *détruire les terroristes* ».

S'il est aisé de contredire de tels énoncés une fois formulés, comment contredit-on une image ? Comment contredit-on un *récit* ?

Cela fait un bon siècle que les fictions policières sont par excellence des fictions populaires, c'est-à-dire qu'elles viennent « divertir » ceux-là mêmes que la police est là pour réprimer. Il y a là un paradoxe tragique, la marque d'un désenchantement historique, d'une résignation à ce que l'ordre des choses demeure ce qu'il est, avec le correctif policier qu'il implique. Chaque assaut révolutionnaire repoussé semble d'ailleurs produire sa génération de romanciers de polar. Celle des années 1850 suit la défaite de 1848. Celle des années 1930 succède à l'avortement de la révolution mondiale des années 20, et celle des années 1970-80 est directement liée à l'inversion de l'onde subversive qui court de 1967 à 1977. On pourrait expliquer le succès de ce type de marchandise culturelle par le fait qu'au moins elles parlent de la vie du peuple, fût-ce d'un point de vue ennemi. On pourrait se dire que se prolonge là l'infini travail, assumé par la bourgeoisie autant que par le mouvement ouvrier officiel, de trier dans le peuple le bon grain de l'ivraie, de séparer classe laborieuse et classe dangereuse, de former l'image de l'honnête travailleur contre celle du voyou et de monter le premier contre le second. On pourrait se rassurer en se disant qu'à passer son enfance à jouer au policier et au voleur, on peut bien, sans préjudice excessif, passer le restant de ses jours à les regarder jouer à la télé. Nous préférons tenir la prévalence de la figure du policier dans l'imaginaire populaire et la centralité de la police dans cette époque pour un symptôme, un symptôme de *ce dont il faut guérir*. Traitons donc *Engrenages* à son tour comme symptôme, et voyons ce qu'il en reste une fois qu'on l'a purgée de son idéologie. Il en reste ceci.

– Ceux qui doivent faire respecter la loi ne sont plus dotés, comme le Maigret d'antan, d'une morale personnelle ronronnante de petit-bourgeois pantoufflard. Ils ne croient plus à rien. Ils vivent eux-mêmes dans le plus grand égarement éthique, dans la même confusion des sentiments que le reste des *citoyens*. Pourquoi ne pas mentir à ses collègues ? A un juge ? Faut-il

être avec un homme, deux ou trois à la fois ? La police ne vient pas réprimer le crime en ce qu'il attaquerait un ordre positif, un système de valeurs établi, mais simplement gérer des menaces. L'infraction à une loi désormais sans valeur, à des règles privées de contenu ne fait que servir de prétexte à la neutralisation de tel ou tel. Ce que l'on condamne comme criminel, comme mauvais, ne se rapporte à aucune idée de ce que serait le bien, de ce que serait une bonne existence. Seuls les « criminels » – autonomes, kurdes ou gars des cités – ont quelque certitude quant à leur façon de vivre. Et peut-être est-ce là exactement leur crime. Peut-être la police n'est-elle là que pour défendre le *nihilisme social*, le fait que l'on puisse vivre *sans croire à rien*. Elle protégeait hier une morale sociale douteuse, elle protège à présent l'obligation sociale de douter. Car quiconque assume, fût-ce seulement pour lui-même, son idée de ce qu'est une bonne vie doit immédiatement reconnaître qu'elle diffère de celle de tant d'autres, voire qu'elle en contredit certaines. Toute sortie du nihilisme est donc menace de guerre civile. C'est là que la police attaque.

– Le criminel n'est plus quelqu'un qui, comme dans la fiction classique, « tombe dans le crime », individuellement, en vertu de motivations que l'inspecteur ou le détective peut rationnellement élucider. Par son acte, il ne se met pas au ban de la communauté, au contraire il s'y incorpore. Il n'est pas un « individu », comme cela s'écrit dans tout bon procès-verbal de filature, mais un élément d'un petit monde – le squat, la cité, l'entreprise – qui vit du crime, qui vit *dans* le crime. On ne voit dans *Engrenages* rien de tel qu'une « société » ; il n'y a plus que des mondes, tous également quoique diversement criminels. Il n'y a plus que des *milieux*, plus ou moins hermétiques les uns aux autres, avec leurs hiérarchies féroces, leurs codes propres, leurs territoires balisés. Et au-dessus de ces milieux, comme en lévitation, il y a l'Etat, ou ce qu'il en reste, qui gère comme il peut ce chaos latent par le truchement d'une police dont on ne voit pas ce qui pourrait contrarier la marche vers la souveraineté. La police est aux mains du pouvoir comme la foudre aux mains des dieux : *elle s'abat sur ce qui dépasse*.

– Les policiers sont des illégalistes comme les autres. Ils vivent en bandes, sont brutaux, sans foi ni loi. Ils se vengent sans commission rogatoire des autonomes qui les « détronchent » sur leurs sites internet. S'il le faut, ils cambriolent pour leur compte. La seule chose qui les distingue des autres bandes, c'est qu'ils sont organisés en un plus vaste appareil de complicité, et qu'ils se sont par là arrogés l'impunité. Autrement dit : *il n'y a plus que des forces dans ce monde*, que l'on répute criminelles à proportion de leur inorganisation. Décréter une morale, c'est encore une manifestation de force.

(À SUIVRE...)